

Une tradition de porteurs d'eau!

Yves Bergeron

Volume 4, Number 1, Spring 1988

Le séminaire de Québec, phare de la culture française en Amérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7166ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, Y. (1988). Une tradition de porteurs d'eau! *Cap-aux-Diamants*, 4(1), 49–51.

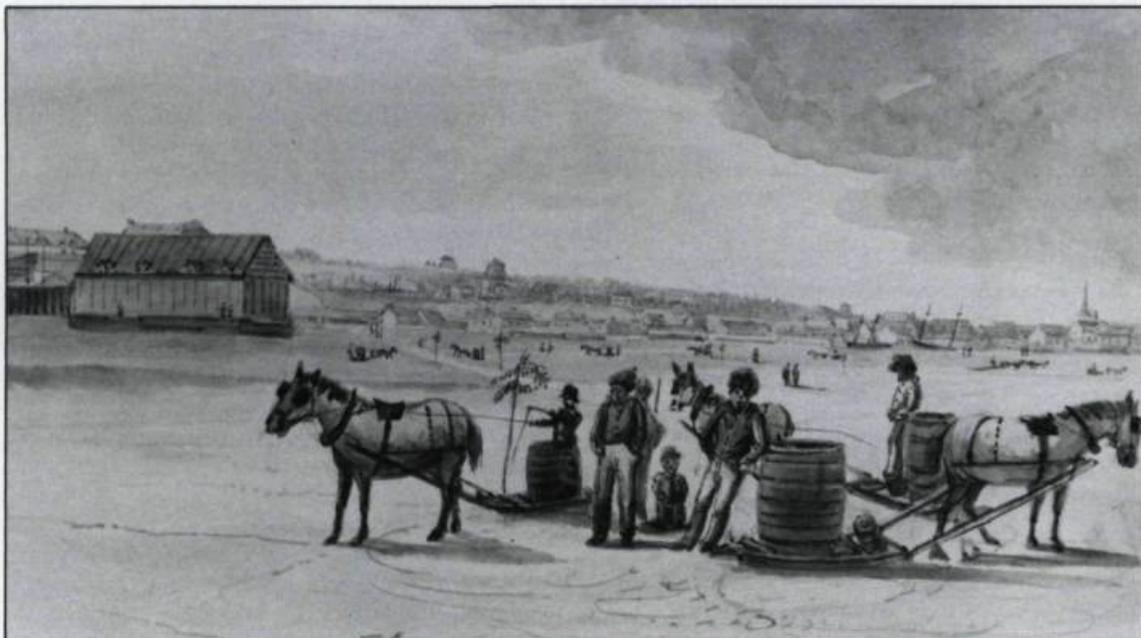
UNE TRADITION DE PORTEURS D'EAU!

par Yves Bergeron*

Considérée comme la plus grande richesse naturelle du Québec, l'eau devient peu à peu une ressource rare et précieuse. Voilà pourquoi l'on assiste depuis quelques années à la réapparition d'un des plus anciens commerces qui soit. En effet, la vente de l'eau embouteillée prend de plus en plus d'importance au Québec.

spécialisent dans le traitement des eaux et le contrôle de la pollution. C'est dire l'importance que l'on accorde maintenant à la qualité de l'eau que l'on boit.

Il semble que l'actuel commerce de l'eau potable prend ses racines dans le métier traditionnel de



Les porteurs d'eau se ravitaillent l'hiver dans les trous laissés par les coupeurs de glace. Oeuvre de James Pattison Cockburn datée du 8 mars 1830. (Archives du Séminaire de Québec).

De multiples raisons expliquent ce phénomène. Bien sûr, la pollution, la chloration, la fluoration et l'assainissement nécessaire des cours d'eaux contribuent à alimenter la polémique et le doute populaire quant à la salubrité de l'eau potable. Or, le public québécois, à l'instar de ses voisins américains, a fini par perdre confiance dans la prétendue qualité des systèmes d'aqueducs et des réseaux d'alimentation des grands centres urbains. Il n'en fallait pas plus pour que des commerçants prévoyants partent à l'assaut de ce nouveau marché.

La seule région de Québec, compte actuellement plus d'une trentaine d'entreprises faisant commerce de l'eau. Celles-ci offrent les services d'embouteillage, de distribution, de location et de vente d'équipements (purificateurs, refroidisseurs). Par ailleurs, une vingtaine d'entreprises se

porteur d'eau. Or, ce métier, disparu depuis près d'un siècle, fait partie de la mémoire populaire, d'un folklore que l'on dit ancien. Cependant, la réalité apparaît sous un autre jour. Cette figure légendaire du petit commerçant transportant deux seaux ou tirant une tonne à travers les rues de la ville prend aujourd'hui l'aspect d'un livreur de bouteilles d'eau. En réalité, seules les formes de ce métier traditionnel ont changé.

Cependant, peut-on parler d'un nouveau phénomène de société? Malgré les apparences, il semble que cette question de la qualité de l'eau de consommation domestique ne constitue pas un phénomène nouveau. En effet, dès la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, des citoyens commen-

**Ethnologue*

cent à s'interroger sur la salubrité de l'eau. Certains parlent même de la pollution du fleuve et des cours d'eau. Parallèlement à ces interrogations, un mouvement hygiéniste prend forme au Québec et en Europe alors que les savants établissent une relation de cause à effet entre épidémies et contamination de l'eau.



De jeunes garçons transportent l'eau depuis le fleuve jusqu'à la haute-ville à l'aide de traîneaux tirés par des chiens. Aquarelle de James Pattison Cockburn datée du 20 mars 1830. (Archives nationales du Canada).

Un métier légendaire

Comment les habitants des villes s'approvisionnaient-ils en eau potable avant l'installation des réseaux d'aqueducs? Bien sûr, ils utilisaient les puits comme à la campagne mais ceux-ci étaient assez souvent contaminés par la proximité des latrines. On recueillait également l'eau de pluie dans des barils, mais cette eau servait surtout aux travaux ménagers. Aussi, s'en remettait-on le plus souvent aux services des porteurs d'eau.

La tradition des porteurs d'eau remonte assez loin dans le temps. Ainsi, Yves Massin, dans son ouvrage sur *Les Cris de la ville*, rapporte que l'équipement rudimentaire des porteurs d'eau aurait à peine changé depuis le XIII^e siècle. On peut observer cet équipement rudimentaire dans les nombreuses gravures européennes du XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Il se compose simplement «de deux seaux de bête assujettis par des crochets de fer à une sangle de cuir; un cerceau ou parfois une armature faite de lattes rigides, permet de maintenir les seaux à distance; enfin, un morceau de bois rond, appelé nageoire, flotte à la surface de l'eau durant la marche».

Ce petit métier, semble avoir été longtemps, à Paris du moins, le privilège des Auvergnats qui s'en étaient fait une spécialité. Aussi, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les porteurs d'eau constituaient une classe importante de la main-d'œuvre citadine. À titre d'exemple, rappelons qu'il y avait près de 20 000 vendeurs d'eau à Paris au XVIII^e siècle.

La tradition française prête aux porteurs d'eau un cri que l'on dit «sinistre et larmoyant» comparable «à celui d'une âme en détresse; il se compose de deux sons fort dissemblables – À – l'eau! – qui viennent l'un de la poitrine, l'autre de la tête. Et, quand la voix ne suffit pas, le porteur fait entendre le cliquetis de l'anse de ses seaux.»

Au Québec, il semble que l'on ait reproduit le modèle européen dès le Régime français. Ainsi, les porteurs d'eau parcouraient les rues des principales villes de la colonie. Pehr Kalm relate notamment que les chiens remplaçaient parfois les chevaux pour le transport de l'eau que l'on tirait du fleuve. Les chiens étaient notamment utilisés pour le transport des marchandises diverses dans les villes. On peut observer ces attelages sur de nombreuses illustrations du XVIII^e et XIX^e siècles.

Les règles du métier

À Québec, comme à Montréal, les porteurs d'eau, tout comme les charretiers, devaient se conformer aux règlements municipaux. Titulaires d'un permis, ceux-ci emportaient leurs barriques au fleuve puis circulaient dans les rues de la ville pour distribuer dans les foyers et les commerces l'eau nécessaire à la consommation, aux travaux domestiques et aux abreuvoirs publics.

Par ailleurs, lorsque survenait un incendie, les porteurs d'eau participaient activement aux manœuvres des pompiers volontaires. En effet, on octroyait une prime aux charretiers qui se rendaient les premiers sur les lieux de l'incendie avec leur tonne d'eau.

Le métier de porteur d'eau étant le plus souvent considéré comme une activité commerciale mineure, les historiens ont passé sous silence la présence de ces travailleurs urbains. Cependant, les illustrateurs du XIX^e et du XX^e siècles tels que James Pattison Cockburn, Cornelius Krieger, James Duncan, Henri Julien, Clarence Gagnon ou Marc-Aurèle Fortin nous ont laissé de nombreux témoignages illustrés de ces légendaires porteurs d'eau. On les voit parfois sous les traits de vieillards traînant deux seaux suspendus à un joug mais le plus souvent, il s'agit de charretiers traînant une grosse tonne. Dans la plupart des illustrations, les artistes soulignent le caractère pittoresque de ces scènes quotidiennes.

Jusqu'au début du XX^e siècle, on voit circuler dans les villes du Québec ces réseaux de petits commerçants ambulants que l'on nomme simplement «porteurs d'eau». Ceux-ci alimentèrent en eau potable les quartiers populaires jusqu'à la fin du siècle dernier pour disparaître progressivement avec la venue des réseaux publics d'aqueducs.

Rappelons qu'à Québec, le premier réseau d'alimentation d'eau potable apparaît en 1852. Le Comité de l'aqueduc connut bien des déboires de telle sorte qu'en 1870, le réseau de tuyauterie ne couvre encore que 50 pour cent des rues de la ville. Ce n'est que le 30 janvier 1885 que l'eau est distribuée pour la première fois sur l'ensemble du territoire de la ville grâce à une nouvelle conduite d'adduction de 30 pouces. Cette journée, dit-on, marqua la fin des «charroyeurs d'eau». Cependant, comme le réseau d'aqueduc de la ville souffre alors de nombreuses ruptures et de bris dus au gel, les porteurs d'eau réapparaissent sporadiquement jusqu'au début du siècle. Munis de leur tonne couchée sur des traîneaux, ils arpentent les rues de la ville. Jusqu'à ce que les systèmes d'aqueducs s'adaptent au climat, le métier traditionnel de porteur d'eau se transforme en métier saisonnier, de telle sorte que l'on associa cette activité au commerce hivernal de la glace.

Un curieux retour aux sources

L'innovation de l'eau courante a tôt fait de relever la qualité de la vie domestique. Ainsi, depuis quelques générations seulement, les citadins ont appris à vivre dans des maisons généreusement alimentées en eau potable. Cette ressource naturelle a fini par être considérée comme un acquis.

Une fois les réseaux d'aqueducs mis en place, on se soucia peu de savoir si l'eau disponible était de qualité. Encore aujourd'hui, le fonctionnement des systèmes d'approvisionnement, de filtration et de distribution reste inconnu pour une grande partie de la population. Ce qui apparaît cependant comme un phénomène nouveau, c'est l'intérêt et le doute des Québécois quant à la pureté de l'eau parfois odorante qui coule de leurs robinets.

Ainsi, après un siècle d'innovations techniques, on s'interroge encore sur la qualité de l'eau et de l'environnement. C'est donc avec cette inquiétude, cette curiosité et ce désir de s'alimenter sainement que les Québécois ont commencé, il y a quelques années à peine, à consommer de l'eau embouteillée. Mais, au fond, que vendent ces compagnies en dehors d'une eau que l'on dit de source, pure, minérale et naturelle? La réponse, s'il en est une demeure l'assurance que l'on se fait du bien en achetant et consommant une eau n'ayant pas parcouru les canalisations souterraines de la ville. Cette eau offre-t-elle toutes les garanties de pureté? D'où provient-elle? A-t-elle été traitée? Combien de temps demeure-t-elle embouteillée avant d'être servie sur la table? Combien de temps peut-on la conserver? Voilà autant de questions qui permettent de douter des qualités réelles et thérapeutiques attribuées à cette eau.

La réapparition du commerce de l'eau produit un impact indéniable sur la vie quotidienne des Québécois. Ainsi, on voit naître de nouvelles pratiques alimentaires. On ne boit plus simplement l'eau, on la goûte. On en sert au repas en prenant bien soin de présenter aux convives l'étiquette de la bouteille de Perrier, de Cristalline ou d'Évian. Si l'eau ne valait rien au Québec, elle devient aujourd'hui précieuse, chère et recherchée.



«Charrieur d'eau» à Québec.
(The Canadian Illustrated News, vol. 21, no 26 (26 juin 1880), p. 408).

En dehors de ces nouvelles pratiques alimentaires liées à la vie domestique, on observe la réapparition d'une série de pratiques commerciales: vente au détail dans les épiceries et les dépanneurs, livraison à domicile, au bureau et à l'usine. En somme, de nouveaux réseaux commerciaux de distribution se sont tissés à l'intérieur de l'espace urbain.

Il semble y avoir un certain paradoxe lié à la réapparition du commerce de l'eau au Québec. On assiste en quelque sorte à un renversement de situation. Ce sont les problèmes soulevés par l'hygiène et la protection des incendies au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle qui poussèrent les municipalités à se doter le plus rapidement possible de réseaux d'aqueducs, faisant disparaître par la même occasion les porteurs d'eau. Or, pour les mêmes raisons d'hygiène et de santé, on préfère aujourd'hui s'en remettre à ces commerçants d'eau que l'on désavouait tant il y a à peine un siècle. En définitive, ce phénomène n'est pas à dissocier d'une remise en question des pratiques alimentaires modernes. Quoi qu'il en soit, la perte de confiance envers les services publics a ouvert la porte à un commerce riche d'une longue tradition. Jusqu'où ira cette nouvelle vague? Seul le temps nous le dira, mais un fait demeure: malgré toutes les apparences, on ne réinvente pas la roue. ♦